Zeitschrift: Cahiers d'archéologie romande

Herausgeber: Bibliothèque Historique Vaudoise

Band: 162 (2016)

Artikel: La Villa romaine d'Orbe-Boscéaz : genèse et devenir d'un grand domaine rural : volume 2 : éléments et ornements architecturaux, mobiliers, synthèses

Autor: Paunier, Daniel / Luginbühl, Thierry

Kapitel: IX: Conclusion et directions de recherches

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-835640

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Conclusion et directions de recherches

Daniel Paunier

IX

Ce premier bilan, attendu de longue date, fruit de larges collaborations et aboutissement de la formation de centaines d'étudiants, présente pour la première fois le milieu naturel, l'organisation du territoire, la naissance, le développement, le *floruit,* le déclin et l'abandon de l'une des plus vastes et plus luxueuses villas romaines du Nord des Alpes. Précédées de campagnes de prospections aériennes et terrestres, accompagnées d'analyses paléo-environnementales (sciences de la terre, botanique) et anthropologiques, les fouilles systématiques entreprises de 1986 à 2004 ont permis non seulement de comprendre l'environnement et l'évolution architecturale du site, l'organisation spatiale, la variété et la richesse ornementale des bâtiments successifs, les techniques de construction, la nature et la provenance des matériaux, mais aussi, en esquissant la vie quotidienne des habitants, des maîtres aux serviteurs, et en discernant le statut économique, social et culturel du propriétaire, de proposer une histoire du site aussi large et complète que possible. Mais si nos connaissances ont considérablement progressé, elles sont loin d'être exhaustives et définitives. En méritant mains développements, en suscitant de nouvelles questions, elles ne peuvent représenter que les prémisses d'études ultérieures.

Si plus de deux décennies de recherches ont pu être consacrées au paysage et à l'organisation du territoire, les progrès méthodologiques de l'inter- et de la transdisciplinarité devraient favoriser l'analyse des éléments constitutifs du paysage, de son potentiel agraire, des parcellaires, de l'exploitation des ressources, de la dynamique du peuplement, de l'évolution des diverses formes d'habitat au cours du temps. Les sites repérés par prospection, et ceux qui, souhaitons-le, le seront encore, devraient faire l'objet de vérifications systématiques, puis de fouilles programmées, voire de sondages, pour que la nature, l'étendue et la chronologie précises des structures soient clairement identifiées, condition première pour autoriser une étude crédible de l'occupation du sol, en particulier une analyse de la distribution et de l'évolution des sites, qui abandonne, désormais caduc, le schéma d'une opposition entre «villas» et «fermes indigènes», qui prend en compte la totalité des établissements connus, jusqu'aux plus modestes. Certaines questions, pourtant d'importance historique mais auxquelles l'archéologie est le plus souvent dans l'incapacité de répondre sans l'aide des textes et de l'épigraphie, pourraient être posées, comme les liens entre les diverses exploitations, leur complémentarité, leur statut juridique (*possessores* indépendants ou exploitants dépendant d'une *villa*), leurs rapports aussi avec les agglomérations urbaines, sans opposer, là encore, les «villes» aux «villas». Quels liens le palais d'Orbe entretient-il avec Avenches, la capitale, opulent miroir de Rome, avec *Eburodunum*-Yverdon et *Lousonna*-Lausanne, *vici* voisins, ou encore, sur le plan religieux, avec les sanctuaires mentionnés du Chasseron et d'Ursins? Sans toucher, bien sûr, aux vestiges désormais protégés de la *villa*, il conviendrait aussi d'approfondir nos connaissances relatives aux premières traces d'occupation du Néolithique moyen, au hameau d'agriculteurs de l'âge du Bronze, à l'exploitation rurale de La Tène ancienne, et, plus généralement, à la transition entre La Tène finale et le début de l'époque romaine. Pour l'heure, aucun vestige ni d'une occupation laténienne

finale, à part une fibule de Nauheim et un potin bellovaque, ni d'une implantation romaine antérieure à la seconde moitié du Ier s. de notre ère, observée, par exemple, à Genève-Parc de la Grange, Neftenbach, Dietikon ou Buchs[1052]. Si plusieurs sites ruraux de la fin de l'âge du Fer ont été explorés ces dernières années (pour la Suisse occidentale, relevons Bevaix-Les Chenevières, Courgevaux, Pomy-Cuarny, Genève-Parc de la Grange[1053]), s'ils ont été réoccupés pour la plupart à l'époque romaine, au même emplacement ou à proximité, la continuité n'est souvent qu'apparente, une lacune, voire une rupture de plusieurs décennies pouvant être observée sur la foi d'analyses typologiques et chronologiques particulièrement fines. En l'absence de vestiges d'habitats attribuables aux époques respectivement laténienne tardive et romaine précoce, situés peut-être à des emplacements épargnés par les fouilles, c'est sur le terrain naturel qu'est édifiée dans les années 65/70 de notre ère la première *villa*, avec portique corinthien et annexe thermale avant d'être remplacée, au début du IIe s., par un nouvel établissement. Le grand palais est construit sur les vestiges de la première, à l'époque des Antonins, soit dans les années 160/170 ap. J.-C. Sans revenir sur l'histoire de ces différents édifices, rappelons que l'objectif prioritaire des recherches était d'aboutir à une compréhension aussi précise, complète et générale que possible à partir des faits observés et enregistrés, sinon toujours compris, en privilégiant la grande *villa*, la mieux lisible. Elle se présente non seulement comme un vaste ensemble de plus de 200 espaces et locaux luxueusement aménagés sur une surface de près de trois hectares, qu'il convenait de dégager et de décrire minutieusement, mais aussi comme l'expression matérielle d'une hiérarchie sociale, dominée par le propriétaire (*dominus*), membre riche et influent de l'aristocratie terrienne, comprenant aussi une foule de petites gens voués à son service, dont on ne saurait passer sous silence ni le rôle essentiel, ni les conditions de vie. Il est vrai que la forte prépondérance des témoignages relatifs aux élites (textes littéraires, inscriptions, monuments, édifices publics et privés) conduit *ipso facto* à focaliser l'attention sur le sommet de la pyramide sociale au dépens des autres groupes. Chantier de construction, distribution des espaces, fonction des pièces, en tenant compte de leur polyvalence, conception architecturale, matériaux et techniques de construction, ornementation, ont donné lieu à d'amples développements. La diversité et la richesse des espaces de réception, comme le luxe des thermes privés qui permettent d'échapper à la promiscuité des bains publics, offrent l'occasion au *dominus* de remplir les devoirs d'hospitalité attachés à ses charges officielles et à son rang, tout en exaltant sa richesse et le raffinement de sa culture. Certes, ce premier état du dossier sur la *pars urbana* pourrait s'enrichir par de nouvelles investigations à l'intérieur et aux environs immédiats de l'établissement; faute de temps, en effet, plusieurs secteurs, comme les thermes ou certaines cours, n'ont pas été explorés totalement, d'autres laissés volontairement comme réserves pour le futur, à l'exemple de gisements de peintures murales appartenant aux galeries L 9 et 18 de la façade orientale, partiellement mais quantitativement suffisamment prélevés pour autoriser des restitutions crédibles. Au sud-ouest et à proximité immédiate du palais, un vaste bâtiment regroupant un habitat confortable, sans doute la demeure d'un intendant, et un complexe artisanal, le premier attesté sur le site, marque la transition entre la *pars urbana* et la *pars rustica*. Enfin, la présence, exceptionnelle en milieu rural, d'un *mithraeum* au nord-ouest et à l'extérieur de l'enclos, a constitué une découverte inattendue et riche d'informations. Il va sans dire que la *pars rustica*, dont le plan général est connu grâce à la photographie aérienne mais dont seuls deux bâtiments à fonctions multiples (domestiques, agricoles et artisanales) ont été explorés par notre Institut, mériterait amplement une fouille exhaustive et extensive, accompagnée d'une analyse des restes végétaux et animaux. La stricte ordonnance des diverses unités vouées à la production reflète l'expression même à la fois de l'ordre imposé et du contrôle exercé par le maître de la *villa*. Il serait possible, du moins en partie, d'identifier la chronologie, la structure et la fonction des locaux et des aménagements répartis dans le vaste enclos de l'établissement (habitats, granges, greniers, étables, écuries, remises, ateliers, enclos pour le bétail, jardins), mais encore de possibles sanctuaires (Dietikon, Yvonand-Mordagne[1054]), voire de tombes privilégiées, comme celle peut-être du propriétaire (Biberist[1055]), d'estimer la nature des productions agricoles et artisanales et l'importance de l'exploitation des ressources naturelles, de mieux ap-

1052 Haldimann *et al.* 2001, p. 8-9; Rychener 1999, p. 138-140 et p. 436-437; Ebnöther 1995, p. 30 et p. 208-212; Horisberger *et al.* 2004, p. 106-110 et p. 246.

1053 G. Kaenel, *L'an -58: les Helvètes. Archéologie d'un peuple celte* (Le Savoir Suisse 82), Lausanne, 2012, p. 54-60.

1054 Ebnöther 1995, p. 179-180; Dubois/Paratte 2001, p. 43-57; S. Ebbutt et C. Ebnöther, «Le sanctuaire d'Yvonand-Mordagne», *AS* 34.2, 2011, p. 56-57.

1055 Schucany 2006, p. 113-130.

préhender le champ des techniques et de l'outillage, mais aussi les conditions de vie et les croyances du personnel attaché au domaine.

Malgré la récupération systématique du mobilier et des matériaux au moment de l'abandon de la *villa*, les vestiges, rares et le plus souvent fragmentaires, ont toutefois permis de révéler la richesse exceptionnelle de l'ornementation du palais et de mettre en évidence les divers courants d'influences stylistiques, partagés entre l'Italie, le couloir rhodanien et l'axe rhénan. Hormis les jardins à la nature maîtrisée, les fontaines et les bassins, mosaïques, peintures murales, placages, stucs et statues en constituent les éléments essentiels. En associant iconographie et techniques, il convenait de les étudier non point seulement séparément, chacun pour lui-même, mais en les replaçant dans leur contexte architectural, en essayant de déceler, malgré les difficultés de l'exercice, les concordances éventuelles, en particulier entre mosaïques et peintures, mais aussi de saisir la personnalité et la culture du maître au travers de ses choix architecturaux et décoratifs. On aura garde d'oublier que si le luxe des images devait contribuer à l'autocélébration du propriétaire et de sa famille, il constituait aussi un agent de transmission culturelle pour les hôtes. La collection de statues, qui devait orner péristyles, jardins et salles d'apparat à la manière d'un musée, où les copies, notamment d'oeuvres grecques, ne soulevaient pas encore la critique ou l'ire des censeurs, a presque totalement disparu, contrairement à l'exemple exceptionnel de la *villa* de Chiragan (Haute-Garonne), célèbre par la découverte de la plus importante série de portraits en marbre connue en France[1056]. La *villa* d'Orbe a pourtant livré quelques fragments qui laissent entrevoir la valeur de l'ensemble, essentiellement en marbre, voire en bronze, comme l'atteste un fragment de statue monumentale[1057]. La collection de mosaïques s'est enrichie d'un neuvième exemplaire, bien conservé, destiné à une présentation publique *in situ,* illustrant l'épisode d'Achille à Scyros. Une étude métrologique du tapis, qui dispose depuis peu d'un relevé lasérométrique, comme un examen approfondi des techniques de pose et une analyse minéralogique des tesselles pour en déterminer l'origine, font partie des directions de recherches. L'existence d'une dixième mosaïque (*opus musivum),* décorant une paroi ou une voûte du *frigidarium* du grand complexe thermal, a été suggérée par un amas de milliers de tesselles en verre, tandis que la mosaïque 1 à décor géométrique, pavement d'un *triclinium* à abside, a pu être complétée et restituée dans son ensemble. Quant aux peintures murales, patiemment et minutieusement reconstituées, elles révèlent une évolution vers un style spécifique, propre à l'époque sévérienne, qu'il conviendra de mieux caractériser encore par des études comparatives complémentaires. L'échantillon des peintures de la grande galerie L 18 a permis de proposer une restitution du décor, mais aussi de préciser la forme et les dimensions des grandes fenêtres, hautes de près de 4 m et larges de plus de 2 m, ouvrant sur la plaine de l'Orbe et la chaîne des Alpes, contribuant ainsi à l'intégration du paysage au décor général. Des peintures murales ornaient également le *pronaos* et le plafond du *spelaeum* du *mithraeum*. La diversité et la haute technicité des enduits observés sur l'ensemble du site incitent à entreprendre des études pétro-archéologiques pour mettre en lumière les chaînes opératoires de fabrication ainsi que la nature et l'origine des pigments. Le marbre, matériau noble par excellence, signe d'opulence et de romanité, a largement été mis en oeuvre, non seulement pour la statuaire, mais aussi pour les placages de sols ou de parois. Les marbres colorés (plus d'une vingtaine de types) proviennent en grand nombre de carrières du bassin méditerranéen (Turquie, Grèce, Égypte, Algérie, Tunisie, Côte d'Azur), mais aussi de Franche-Comté et de Savoie, deux origines rarement attestées jusqu'ici pour l'époque romaine. La présence de placages en marbre de Scyros dans l'*oecus* à la mosaïque dite d'«Achille à Scyros» est-elle volontaire? L'interrogation demeure... Des roches régionales, comme le calcaire urgonien, dont les lieux exacts d'extraction restent à découvrir, ou des marbres dits de substitution, issus de carrières situées près des voies fluviales (Garonne, Rhône, Rhin, Moselle) ou dans les massifs alpin et pyrénéen, ont également été mis en oeuvre. Des analyses minéralogiques complémentaires seraient nécessaires pour déterminer la provenance exacte d'un certain nombre de pièces mises au jour sur le site. Ces marbres composent plusieurs schémas décoratifs entrant dans la composition architecturale et ornementale de certaines salles de thermes et d'apparat. En raison de l'arasement des structures par les travaux agricoles récents, il a été

1056 J.-C. Balty, D. Cazes et E. Rosso, *Les portraits romains* (Collection Sculptures antiques de Chiragan), 5 vol., Toulouse, 2005-2008.

1057 F. Saby et P.-A. Vauthey, «Chronique archéologique, époque romaine: Arconciel FR, Es Nès 1», *ASSPA* 86, 2003, p. 226; Saby/Vauthey 2003.

malheureusement impossible de déterminer l'ordonnance des jardins (allées, pergolas, fossés ou trous de plantation, macro-restes végétaux, «pots de fleurs» en terre cuite), si ce n'est la présence de fontaines et de bassins[1058].

Riche de renseignements chronologiques, économiques, technologiques, sociologiques, artistiques ou religieux, le mobilier archéologique mis au jour représente une valeur historique et socio-culturelle de premier plan. Derrière l'objet, on s'est efforcé de retrouver l'homme d'autrefois, mais aussi des circonstances et des valeurs. Malgré l'absence de témoins non conservés (tentures, meubles, tapis...) ou récupérés systématiquement (objets précieux), malgré une valeur quantitative relativement modeste, le corpus, qui se distingue de celui des agglomérations urbaines voisines, trahit une fois encore le haut niveau socio-économique du propriétaire. Variété des importations de vaisselle de table ou culinaire, diversité des produits en provenance du bassin méditerranéen ou abondance des objets liés à l'écriture en illustrent la manifestation. Par ailleurs, l'évolution quantitative des différentes catégories de céramique montre que la période de loin la plus riche correspond, ce qui ne saurait surprendre, à celle de l'apogée du palais sous les Antonins. L'absence d'outils agricoles dans la *pars urbana* confirme la nette séparation entre les unités résidentielles et productives. Dans le *mithraeum*, la présence de céramique culinaire servant à la préparation des repas rituels, associée à des ossements animaux révélant le choix des morceaux de viande consommés, et la découverte d'un service de douze gobelets identiques en terre sigillée, indication, peut-être du nombre des mithriastes, ont apporté de précieuses informations cultuelles. Concernant le niveau social, le mobilier étudié ne reflète pas, pour l'heure, des différences marquées entre les diverses parties de la *pars urbana*. Il n'en ira sans doute pas de même lorsque la *pars rustica* aura été explorée[1059]. L'étude de 85 *graffiti* incisés en lettres cursives sur récipients en terre cuite a livré une trentaine de marques de propriété, dont l'onomastique relève exclusivement de la langue latine. Ce type de recherche, encore quasi inexistante pour les établissements ruraux, mériterait d'être développée pour favoriser les études comparatives. Il en va de même pour le verre et la tabletterie, dont la publication dans cet ouvrage est la première pour un établissement rural en Suisse occidentale. Le développement de la tabletterie va de pair avec la romanisation. Cette activité attestée sur le site par des déchets de débitage ou des ébauches, dont la matière première provient de l'abattage domestique, s'inscrit dans le circuit économique de la *villa*. Pour l'ensemble des objets en terre cuite, de nouvelles analyses physico-chimiques des pâtes seraient nécessaires pour préciser les lieux de fabrication de certaines catégories de vaisselle, de lampes ou de matériaux, peut-être à Orbe même pour l'une d'entre elles. D'autres analyses de même type pourraient s'appliquer par exemple aux métaux, y compris aux monnaies (alliages) ou aux résidus alimentaires; la tracéologie sur les outils et l'observation des matériaux travaillés élargiraient l'éventail des analyses fonctionnelles; en bref, toutes les méthodes d'analyse de laboratoire mais aussi d'interprétation utilisées aujourd'hui seraient à même, sous réserve de la pertinence et de la précision des questions posées, d'élargir le champ des connaissances, en particulier dans le domaine de l'origine des matériaux, des sources d'approvisionnement, de la nature des échanges, des chaînes opératoires, des procédés de fabrication, des modes d'utilisation et de bien d'autres encore. C'est ainsi que pour le bâtiment artisanal B7, structures, artefacts et analyses des traces de travail (battitures, coulures, scories) ont permis de déterminer la variété et la nature des activités et de conclure, pour l'instant du moins, à la présence d'un atelier multifonctionnel dédié à l'entretien et à la production du matériel nécessaire à l'exploitation du domaine, et non point voué à une production commerciale. Les études environnementales ont permis d'établir l'inventaire des ressources naturelles, abondantes et variées, à la disposition du domaine. Les activités liées à l'agriculture, à l'élevage et l'artisanat ne pourront être appréhendées qu'après l'exploration de la *pars rustica,* où deux bâtiments mis au jour en 2002 et 2003 regroupaient habitat domestique et structures agricoles, dont la fonction exacte, comme bien souvent, échappe à l'analyse. L'économie de la *villa* n'a livré jusqu'ici qu'un seul témoignage important avec le bâtiment artisanal B7 où, comme nous l'avons vu, des ouvriers spécialisés assuraient des tâches d'entretien et de production trop modestes, semble-t-il, pour laisser envisager des échanges commerciaux. Le domaine d'Orbe, comme

1058 Ebnöther 1995, p. 34-45 et p. 266.

1059 C. Schucany, «Alle Tassen im Schrank? Geschirrhaushalte im römischen Gutshof von Biberist-Spitalhof SO», *AS* 23.4, 2000, p. 138-143.

toute propriété foncière, devait constituer pour le propriétaire non seulement un lieu de détente, de loisir, de culture et d'autocélébration où il recevait amis et clients, mais aussi et surtout une source de richesse grâce aux marchés urbains où pouvaient s'écouler les surplus agricoles, à côté d'autres revenus possibles provenant d'activités financières ou commerciales à grande échelle. Il est évident que la construction d'une *domus* à Avenches et celle d'un palais gigantesque et luxueux à Orbe, sans compter les devoirs de mécénat liés aux charges politiques, impliquaient une fortune considérable...

Les sépultures protohistoriques présentées dans cet ouvrage sont les seules, à ce jour, à avoir été exhumées sur le site. Comme chaque établissement rural, le domaine d'Orbe-Boscéaz devait posséder plusieurs cimetières, à l'extérieur de la *pars rustica* (Courroux[1060]) ou le long d'une voie d'accès, dont l'un a été détruit au XIXe s. à proximité de la Vy d'Étraz[1061]. Rares sont les sépultures à l'intérieur de l'enclos agricole, à l'exemple de Biberist[1062]. Tous ces éléments restent à découvrir, comme les monuments funéraires, ou mausolées, élevés par le propriétaire et sa famille, près de la *villa* ou sur un emplacement privilégié, symbole de leur statut, affirmation de leur identité romaine, manifestation de leur attachement à la tradition ancestrale et signe du caractère inaliénable du domaine. C'est ainsi une part importante de l'histoire du site et de ses habitants qui se dérobe, riche en informations potentielles d'ordres socio-culturel, religieux ou anthropologique, voire révélatrice de l'identité de l'un ou l'autre des habitants du domaine, grâce à un bloc épigraphique oublié par les récupérateurs... une chance infiniment rare... Pas de sépultures tardo-romaines ou médiévales non plus dans les ruines de la *villa*, comme on a pu l'observer ailleurs à maintes reprises, une présence parfois à l'origine d'un sanctuaire chrétien. D'une manière générale, l'évolution, la mutation ou les ruptures qui ont pu affecter le domaine au Bas-Empire ne sont que partiellement connues. Comme pour le passage de la période de La Tène à l'époque romaine, ce temps de transition impose de nouvelles recherches, particulièrement dans la *pars rustica* ou aux alentours de la *villa*, des secteurs où les fouilles récentes conduites sur des sites similaires ont souvent démontré que l'habitat perdure jusqu'au VIe s. au moins, sous la forme de réaménagements ou de la construction d'édifices, fréquemment en bois. À Orbe, une phase de déclin, perceptible dès la seconde moitié du IIIe s., va conduire à l'abandon progressif de la *pars urbana* à la fin du IVe s. ou au début du Ve s., après quelques travaux de restauration provisoire, avant la récupération systématique des matériaux. Concernant la sphère religieuse, hormis le champ funéraire déjà évoqué, les croyances des occupants du domaine souffrent, elles aussi, de larges zones d'ombre. Le sanctuaire dédié à Mithra, fréquenté jusqu'au début du Ve s., parfaitement attesté et dûment identifié, reste le seul à avoir été formellement reconnu jusqu'ici. Faune et vaisselle de table ont révélé quelques éléments du rituel. Hormis de modestes lieux de culte repérés aux alentours de la *villa*, d'autres temples ou chapelles, comme nous l'avons mentionné, pourraient être mis au jour dans la *pars rustica*, voire dans la *pars urbana*. Mais il restera difficile de connaître par l'archéologie la forme exacte des cultes communautaires ou privés qui s'y déroulaient, ainsi que les catégories ou groupes de fidèles admis aux célébrations, le maître et sa famille, les ouvriers agricoles, les artisans, les esclaves... les habitants du domaine ou leurs voisins... Quelques représentations de divinités en bronze entraient sans doute dans la composition du laraire de la *villa*, chapelle domestique où les dieux protégeaient l'ensemble de la maisonnée *(familia)*, libre ou servile, et veillaient à sa prospérité économique, ajoutant ainsi à la dimension sociale du domaine l'élément religieux indispensable[1063]. D'autres images divines relèvent essentiellement de la sphère ornementale, qu'il s'agisse de mosaïques, de statues, de reliefs ou d'appliques. Elles évoquent davantage l'ordre et l'harmonie que font régner les dieux dans le cosmos et dont l'empereur, puis le maître, sont les garants[1064]. Quant aux relations, déjà évoquées, que pouvaient entretenir les habitants de la *villa* avec les sanctuaires voisins d'Yverdon, d'Ursins ou du sommet du Chasseron, elles restent pour l'heure à l'état d'hypothèses ou de vraisemblances... Il est certain, toutefois, que le *dominus*, en sa qualité très probable de magistrat, membre du sénat local (*ordo decurionum*), devait participer aux cultes officiels d'Avenches, la capitale. Quelques pages tentent de jeter un éclairage sur les habitants du domaine, du maître aux esclaves, que les rares *graffiti* sur

1060 S. Martin-Kilcher, *Das römische Gräberfeld von Courroux im Berner Jura* (Basler Beiträge zur Ur- und Frühgeschichte 2), Derendingen/Soleure, 1976.

1061 Voir vol. 1, p. 347-348. Autre exemple fouillé récemment: D. Castella, A. Duvauchelle et A. Geiser, «Une riche sépulture de la nécropole de la route de Bussy à Payerne VD», *ASSPA* 78, 1995, p. 170-180.

1062 Schucany 2006, p. 113-130.

1063 A. Kaufmann-Heinimann, *Götter und Lararien aus* Augusta Raurica. *Herstellung, Fundzusammenhänge und sakrale Funktion figürlicher Bronzen in einer römischen Stadt* (Forschungen in Augst 26), Augst, 1998.

1064 Morand 1994.

céramique ne suffisent pas à tirer totalement de l'anonymat. L'étendue, l'organisation spatiale et le programme iconographique du palais ont révélé le rang et les traits principaux de la personnalité du *dominus*, membre de l'élite aristocratique, imprégné de culture classique et pressé d'autocélébrer sa réussite et son art de vivre; mais sa véritable identité reste à l'état d'hypothèse. Quelle a été sa part dans la conception du palais? Si un architecte (*auctor*) a pu lui présenter des esquisses, choisir et diriger jusqu'à l'aboutissement du chantier les équipes d'ouvriers et d'artisans, sans doute régionales, le maître a sans doute arrêté lui-même les principaux choix architecturaux et décoratifs, même si les contingences socio-économiques limitaient sa liberté de décision[1065]. Il serait du plus grand intérêt, mais assurément du domaine de l'utopie, de pouvoir comparer la *villa* d'Orbe, développée sans contraintes spatiales, avec la *domus* que le propriétaire devait posséder à Avenches, la capitale. En effet, selon la loi municipale d'*Urso* (péninsule ibérique), les magistrats de la cité (*civitas),* pour assumer assidûment et pleinement les devoirs de leurs charges, avaient l'obligation de posséder une résidence dans la capitale même[1066]; encore faudrait-il que cette exigence s'appliquât à l'ensemble des cités... Une fois de plus, l'archéologie à elle seule ne saurait résoudre ces questions de propriété. On peut noter à ce propos que le nombre des membres du conseil des décurions (conseil municipal), qui s'élevait en principe à 100, implique l'existence d'une centaine de *domus* à Avenches et d'un nombre identique de villas sur le territoire de la cité des Helvètes... Malgré la découverte de dizaines de résidences urbaines et rurales, le plus souvent luxueuses, on reste bien loin du compte[1067]: la recherche archéologique peut donc conserver quelques raisons d'espérer... Se pose aussi la question de la durée des droits de propriété et du rythme des changements de propriétaires. On sait que la *villa* constitue un bien familial inaliénable, où l'on se fait enterrer parmi les siens pour assurer la perpétuation du souvenir; c'est ainsi sur la terre de ses aïeux qu'à la fin du IVe s. le poète Ausone se retire, dans sa *villa* des environs de Bordeaux, modeste patrimoine, dit-il, hérité de ses arrière-grand-père, grand-père et père[1068]! Si le changement de propriétaire peut se faire par héritage ou par mariage (une fille peut hériter), il reste impossible de saisir ces mutations par l'archéologie. La présence d'esclave dans la *villa* d'Orbe a été évoquée, autre sujet difficile! Si cette classe sociale est attestée par les textes et l'épigraphie, les témoignages archéologiques se révèlent rares ou anecdotiques: les quelques entraves mises au jour (cinq pour la Suisse) ne sauraient attester à elles seules une présence servile: des hommes libres travaillant au domaine pourraient eux aussi se trouver temporairement mis aux fers par l'un de leurs supérieurs. Seule l'association de ce type de vestiges avec une inscription, à l'exemple, probable, de la *villa* de Liestal-Munzach, serait à même de conforter une telle hypothèse, l'identification d'une prison pour esclaves (*ergastulum*), mentionnée par les textes, restant des plus aléatoires[1069]. La recherche s'accorde aujourd'hui pour tordre le cou au mythe d'une société rurale esclavagiste, du moins dans les provinces occidentales de l'Empire, tout en admettant une modeste présence servile, parfois investie de responsabilités importantes dans les établissements[1070]. Ainsi dans la *villa* du Russalet, près d'Avenches, *Aprilis*, esclave de *C. Camillius Paternus*, qui avait les moyens d'offrir un monument à Silvain et à Neptune, était probablement de leur nombre[1071]. Si la distinction sociale, matérialisée dans la *villa* par la dichotomie *pars urbana-pars rustica*, peut être partiellement appréhendée par l'architecture et le mobilier archéologique, il reste difficile, voire impossible d'attribuer à chaque groupe modeste, libre ou servile, un emplacement précis dans la hiérarchie des classes.

Ce premier bilan des recherches entreprises sur le site de la *villa* d'Orbe, malgré la richesse et l'importance des informations recueillies, puis interprétées, comporte à l'évidence nombre de lacunes à combler et propose maintes hypothèses en attente de validation. Il ouvre toutefois la voie à des recherches ultérieures indispensables, portant en particulier, nous l'avons dit, sur la *pars rustica,* propre à ménager de nouvelles rencontres avec les petites gens, qui, de gré ou de force, ont contribué à la richesse, à la grandeur et à la notoriété pérenne de leur maître. Après la vie de palais... le quotidien des travailleurs modestes... même si l'urgence se fait aujourd'hui moins pressante, la totalité du site étant désormais protégée, constituant ainsi une réserve pour l'archéologie du futur... Mais sans attendre, le public mériterait d'être invité à saisir concrètement les sources de la mémoire collective qui nourrit quotidienne-

1065 P. Gros, «Les architectes grecs, hellénistiques et romains (VIe s. av. J.-C. - IIIe s. ap. J.-C.)», in: L. Callebat dir., *Histoire de l'architecte*, Paris, 1998, p. 19-40.

1066 CIL II.5, 439; M. H. Crawford éd., *Roman statutes* (Bulletin of the Institute of Classical Studies, suppl. 64), Londres, 1996, p. 393 sq., n° 25, c. 91 (*Lex Ursonensis*); T. Derks, «Town-country dynamics in Roman Gaul. The epigraphy of the ruling elite», in: Roymans/Derks 2011, p. 107-137.

1067 Relevons que la plus grande *domus* mise au jour à Avenches couvre une surface de près de 15'000 m²: Morel *et al.* 2010.

1068 Ausone, *De herediolo*, 1-4; N. Roymans et D. Habermehl, «The Roman Villa as a social house», in: Roymans/Derks 2011, p. 93-97.

1069 T. Strübin, «*Monciacum*. Der römische Gutshof und das mittelalterliche Dorf Munzach bei Liestal. Bildbericht über die Ausgrabungen in Munzach 1950-1955», *Baselbieter Heimatblätter* 20, 1956, p. 386-423; Walser 1980, n° 28, p. 240.

1070 N. Roymans et M. Zandstra, «Indications for rural slavery in the northern provinces», in: Roymans/Derks 2011, p. 161-177; P. Ouzoulias, *L'économie agraire de la Gaule: aperçus historiographiques et perspectives archéologiques*, thèse de doctorat, Université de Franche-Comté, 2006, p. 224-248.

1071 D. Castella dir., *Aux portes d'*Aventicum. *Dix ans d'archéologie autoroutière à Avenches* (Documents du Musée romain d'Avenches 4), Avenches, 1998, p. 68-70.

ment son présent; les fouilles, on le sait, ont été conduites en protégeant l'ensemble des vestiges en vue de leur présentation, pour favoriser un retour aux sources, et non point dans la perspective d'une archéologie de consommation; en attendant un projet général de présentation, la superbe mosaïque d'Achille à Scyros, désormais prête à recevoir un abri de protection et de sauvegarde définitif, devrait s'offrir sans plus tarder à l'admiration des visiteurs.

Enfin, dirons les éternels grincheux, fallait-il encore fouiller une *villa* romaine[1072]? Le lecteur jugera... en se rappelant, toutefois, que l'archéologie, vouée à saisir l'homme dans sa complexité en interrogeant les vestiges matériels, se voit condamnée *ipso facto,* en tant que science humaine, à une quête sans fin[1073]...

1072 M. Poux, «Faut-il (encore) fouiller les *villae* romaines?», *L'Archéologue* 106, février-mars 2010, p. 14-15.

1073 J. Guilaine, *Archéologie, science humaine. Entretiens avec Anne Lehoërff*, Arles-Paris, 2011, p. 195-196.